

Almanach
des Dames;
pour l'An 1827.



A PARIS, Chez Treuttel & Würtz, Libraires,
Rue de Bourbon, N. 17.

A TUBINGUE, Chez J. G. Cotta, Libraire.

LES DEUX RAMIERS.

D'où venez-vous, couple triste et charmant?
 Rien parmi nous ne vous rappelle encore ;
 Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,
 Et nul abri pour l'amoureux tourment :
 Les blés frileux, cachant leurs fronts timides,
 Comme les fleurs tremblent au vent du nord ;
 Le lierre seul couvre les murs humides,
 Et l'hirondelle est toujours loin du port.

Vous deux chassés par le malheur sans doute,
 Et consolés du malheur par l'amour,
 Pour échapper à quelque noir vautour,
 De l'orient vous avez fui la route :
 Au toit prochain je vous entends gémir ;
 Ah ! vous souffrez ! je ne sais plus dormir.
 Des vrais amants doux et discrets modèles,
 J'ai vos douleurs.... que n'ai-je aussi vos ailes !
 Je volerois sur votre humble rempart,
 Tristes ramiers ! j'irois triste moi-même,

En souvenir d'un malheureux que j'aime,
Du peu que j'ai vous offrir une part.

Il erre seul.... et vous errez ensemble.
Dans vos baisers votre murmure est doux :
Le même exil vous frappe et vous rassemble ;
Oh ! que d'amants sont moins heureux que vous !

Venez tous deux, venez sur ma fenêtre
De votre soif étancher les ardeurs :
Des cieux dorés où l'amour vous fit naître
Au toit du pauvre oubliez les splendeurs.
Que l'un de vous se hasarde à descendre ;
Le plus hardi doit guider le plus tendre :
D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur
Pour un moment qu'il détache son cœur.
Voici du pain, voici de l'eau limpide,
Humble secours par mes mains répandu :
Il soutiendra votre malheur timide,
Si tout un jour vous l'avez attendu !

Ainsi, mon Dieu ! sur la route lointaine,
Semez vos dons à mon cher voyageur.
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
Sur son front pur appelle la rougeur.
Que ma prière en tous lieux le devance ;

Dieu ! que pas un ne l'appelle étranger !
Aidez son cœur à porter notre absence ,
Et que parfois le temps lui soit léger !

Madame DESBORDES-VALMORE.

ÉLÉGIE.

Elle n'est plus !... et de nos bras
Par la mort cruelle arrachée ,
La jeune vierge s'est penchée
Sous l'avidé faux du trépas.
Telle , ornement de la prairie ,
Éclore , au souffle des zéphyrs ,
La rose , objet de nos desirs ,
Tombe , par l'ouragan flétrie.
Contre l'injuste arrêt du sort ,
Hélas ! rien n'a pu te défendre !
Ta candeur , ton âge si tendre
Ne triomphent point de la mort ;
Jeune fleur , tu n'es plus que cendre !
Sur ton front paisible et serein
Le trait de la douleur s'émousse ;
Même envers la mort tu fus douce.

Qui parcouroit la terre et venoit dans nos champs
Savoir si les mortels ne sont pas tous méchants.

ALEXANDRE SOUMET.

LA NUIT D'HIVER.

Qui m'appelle à cette heure, et par le temps qu'il fait ?
C'est une douce voix, c'est la voix d'une fille :
Ah ! je te reconnois ; c'est toi, Muse gentille,
Ton souvenir est un bienfait.
Inespéré retour ! aimable fantaisie !
Après un an d'exil, qui t'amène vers moi ?
Je ne t'attendois plus, aimable Poésie,
Je ne t'attendois plus, mais je rêvois à toi.

Loin du réduit obscur où tu viens de descendre,
L'amitié, le bonheur, la gaieté, tout a fui :
O ma Muse ! est-ce toi que j'y devois attendre !
Il est fait pour les pleurs et voilé par l'ennui.
Ce triste balancier, dans son bruit monotone,
Marque d'un temps perdu l'inutile lenteur ;
Et j'ai cru vivre un siècle, hélas ! quand l'heure sonne,
Vide d'espoir et de bonheur.

L'hiver est tout entier dans ma sombre retraite :

Quel temps as-tu daigné choisir !

Que doucement par toi j'en suis distraite !

Oh ! quand il nous surprend , qu'il est beau le plaisir !

D'un foyer presque éteint la flamme salutaire

Par intervalle encor trompe l'obscurité ;

Si tu veux écouter ma plainte solitaire ,

Nous causerons à sa clarté.

Petite Muse , autrefois vive et tendre ,

Dont j'ai perdu la trace au temps de mes malheurs ,

As-tu quelque secret pour charmer les douleurs ?

Viens , nul autre que toi n'a daigné me l'apprendre.

Écoute ! nous voilà seules dans l'univers ,

Naïvement je vais tout dire :

J'ai rencontré l'Amour , il a brisé ma lyre ;

Jaloux d'un peu de gloire , il a brûlé mes vers.

« Je t'ai chanté , lui dis-je , et ma voix foible encore

Dans ses premiers accents parut juste et sonore ;

Pourquoi briser ma lyre ? elle essayoit ta loi.

Pourquoi brûler mes vers ? je les ai faits par toi.

Si des jeunes amants tu troubles le délire ,

Cruel , tu n'auras plus de fleurs dans ton empire ;

Il en faut à mon âge , et je voulois un jour

M'en parer pour te plaire , et te les rendre , Amour.

Déjà je te formois une simple couronne ,
 Fraîche, douce en parfums. Quand un cœur pur la donne
 Peux-tu la dédaigner ? je te l'offre à genoux ;
 Souris à mon orgueil, et n'en sois point jaloux.
 Je n'ai jamais senti cet orgueil pour moi-même :
 Mais il dit mon secret, mais il prouve que j'aime.
 Eh bien ! fais le partage en généreux vainqueur :
 Amour, pour toi la gloire, et pour moi le bonheur.
 C'est un bonheur d'aimer, c'en est un de le dire.
 Amour, prends ma couronne, et laisse-moi ma lyre ;
 Prends mes vœux, prends ma vie ; enfin prends tout, cruel.
 Mais laisse-moi chanter au pied de ton autel. »
 Et lui : « Non, non, ta prière me blesse ;
 Dans le silence, obéis à ma loi :
 Tes yeux en pleurs, plus éloquents que toi,
 Révéleront assez ma force et ta foiblesse. »

Muse, voilà le ton de ce maître si doux.
 Je n'osai lui répondre, et je versai des larmes ;
 Je sentis ma blessure, et je maudis ses armes.
 Pauvre lyre ! je fus muette comme vous !
 L'ingrat ! il a pûni jusques à mon silence.

Lassée enfin de sa puissance ,
 Muse, je te redonne et mes vœux et mes chants.
 Viens leur prêter ta grace, et rends-les plus touchants.

Mais tu pâlis, ma chère, et le froid t'a saisie.
C'est l'hiver qui t'opprime et ternit tes couleurs.
Je ne puis t'arrêter, charmante Poésie;
Adieu! tu reviendras dans la saison des fleurs.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

VALCOUR ET DAMIS,

O U

LES DUELLISTES MODERNES.

VALCOUR,

Bonjour, Damis.

DAMIS.

Bonjour. A propos, ton affaire?

VALCOUR.

Mon affaire?... Ah! morbleu, cet ignoble vaurien
Qui m'insulta dimanche au milieu du parterre,
Et que je souffletai, comme tu vis, fort bien;
Mon cher, il est défunt!

DAMIS.

Tu plaisantes, j'espère!

SON IMAGE.

Elle avoit fui de mon ame offensée.
Bien loin de moi je crus l'avoir chassée :
Toute tremblante, un jour elle arriva ,
Sa douce image, et dans mon cœur rentra ;
Point n'eus le temps de me mettre en colère ,
Point ne savois ce qu'elle vouloit faire :
Un peu trop tard mon cœur le devina.

Sans prévenir, elle dit : « Me voilà.
« Ce cœur m'attend. Par l'Amour que j'implore,
« Comme autrefois j'y viens régner encore. »
Au nom d'Amour ma raison se troubla :
Je voulus fuir, et tout mon corps trembla ,
Je bégayai des plaintes au perfide ;
Pour me toucher il prit un air timide ;
A mes genoux, en pleurant, il tomba :
J'oubliai tout dès que l'Amour pleura.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en alloit à l'école.
 On avoit dit : allez ! Il tâchoit d'obéir ;
 Mais son livre étoit lourd , il ne pouvoit courir :
 Il pleure , et suit des yeux une abeille qui vole.

« Abeille , lui dit-il , voulez-vous me parler ?
 « Moi , je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
 « Mais le maître est tout noir , et je n'ose pas rire.
 « Voulez-vous rire , abeille , et m'apprendre à voler ?
 « — Non , dit-elle , j'arrive et je suis très pressée ;
 « J'avois froid , l'aquilon m'a long-temps oppressée :
 « Enfin , j'ai vu les fleurs , je redescends du ciel ,
 « Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
 « Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
 « Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
 « Vite , vite à la ruche ; on ne rit pas toujours :
 « C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
 Le frais lilas sortoit d'un vieux mur entr'ouvert ;

Il saluoit l'aurore, et l'aurore charmée
 Se montrait sans nuage et rioit de l'hiver.
 Une hirondelle passe; elle effleure la joue
 Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue :
 Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
 Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh! bonjour, dit l'enfant qui se souvenoit d'elle ;
 « Je t'ai vue à l'automne. Oh! bonjour, hirondelle !
 « Viens ! tu portois bonheur à ma maison, et moi
 « Je voudrois du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi ?
 « Jouons. — Je le voudrois, répond la voyageuse,
 « Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
 « Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps,
 « Ils rêveroient ma mort si je tardeis long-temps :
 « Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance
 « J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
 « Nous allons relever nos palais dégarnis.
 « L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
 « J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
 « Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
 « Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
 « Il en faut profiter. Je me sauve. A demain. »

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
 Rêve et compte ses pas, pour tromper son ennui,

Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
 Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
 Un dogue l'observoit du seuil de sa demeure;
 Stentor, gardien sévère et prudent à-la-fois,
 De peur de l'effrayer retient sa douce voix.
 Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?

« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu,
 « Dit l'écolier plaintif ? Je n'aime pas mon livre ;
 « Voyez ! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
 « Rien ne fatigue, on rit ; et moi je voudrois vivre
 « Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
 « Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours ;
 « J'en suis très mécontent. Je n'aime aucune affaire.
 « Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
 « — Écolier ! voyez-vous ce laboureur, aux champs ?
 « Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
 « Il est très vigilant ; je le suis plus, peut-être :
 « Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
 « J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent mais ferme
 « Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
 « Pour vous-même on travaille ; et grace à vos brebis,
 « Votre mère, en chantant, vous file des habits.
 « Par le travail, tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange,
 « Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange.
 « Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :

« L'ignorance toujours mène à la servitude.

« L'homme est fin , l'homme est sage , il nous défend l'étude :

« Enfant , vous serez homme , et vous serez heureux :

« Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire ,

Et même il le baisa . Son livre étoit moins lourd .

En quittant le bon dogue il pense , il marche , il court ,

L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire .

A l'école , un peu tard , il arrive gaiement ,

Et dans le mois des fruits il lisoit couramment .

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

LA SOURIS ET LA TORTUE.

Une jeune souris , trottant à l'aventure ,

Rencontre une tortue , et lui dit : « Ta maison ,

Triste prison ,

Doit te faire souvent maudire la nature :

Vois d'ici mon palais , j'y loge avec le Roi. »

Notre amphibie alors répond à l'insolente :

« De mon petit réduit je me trouve contente ;

Il est à moi. »

NIOCHE.

MM.	Pages.
DELPHINE GAY (M ^{lle}). — Vers sur la mort du général Foy.	113
Madame de La Vallière et madame de Thémines dans le couvent de la Visitation à Chaillot.	199
DESBORDES - VALMORE (madame) — Les deux Ramiers.	14
La Nuit d'hiver.	86
Son Image.	104
L'Écolier.	156
DESCHAMPS (Émile.) — Je suis mort.	58
DUBOS (C.). — Regrets.	130
DUTRAMBLAY (A. P.) — Polichinelle, apologue.	24
L'Esprit et le Cœur.	107
DUVAL (Alex.) — Quatrain.	129
F.	
FÉRANDIÈRE (la marquise de la) Épigramme.	17
Épitaphe de l'auteur.	174
La Femme conséquente avec son mari.	188
FOUQUESOLLE (Victor). — Le Poète malheureux.	30
La Mélancolie.	133
FUMÉLO (Gustave). — Épigramme.	29
G.	
GAY (madame Sophie). L'Inconstant.	185
GAUDY. — La Diligence, fable.	38
G. L. T. — L'aurore.	128
GUIRAUD (Alex.). — Élégie.	105